

trigon-film
présente

GABRIEL AND THE MOUNTAIN

Un film de Fellipe Barbosa

Brésil, 2017



Dossier de presse

DISTRIBUTION
trigon-film

CONTACT MÉDIAS
Florence Michel
romandie@trigon-film.org
Tél. 076 431 43 15

MATÉRIEL PHOTO www.trigon-film.org

Sortie en Suisse romande: le 6 septembre 2017

FICHE TECHNIQUE

Réalisation	Fellipe Barbosa
Scénario	Fellipe Barbosa, Lucas Paraizo, Kirill Mikhanovsky
Photographie	Pedro Sotero
Son	Pedro Sá Earp, Waldir Xavier
Musique	Arthur B. Gillette
Montage	Théo Lichtenberger
Mixage	Bruno Tarrière
Décors	Ana Paula Cardoso
Production	Rodrigo Letier, Roberto Berliner, Clara Linhart, Yohann Cornu
Pays	Brésil
Année	2017
Durée	127 minutes
Langue	anglais, portugais, swahili, chichewa, français / s.-titres f/d

FICHE ARTISTIQUE

Gabriel	João Pedro Zappa
Cristina	Caroline Abras

Dans leurs propres rôles:

Alex Alembe
Lenny Siampala
John Goodluck
Rashidi Athuman
Rhosinah Sekeleti
Luke Mpata
Lewis Gadson

FESTIVALS – PRIX

FESTIVAL DE CANNES 2017: Semaine de la Critique, Visionary Award & Gan Foundation Award

SYNOPSIS

Avant d'intégrer la prestigieuse Université de Californie pour y achever son doctorat en économie, Gabriel, Brésilien de 28 ans, prend une année sabbatique pour aller découvrir le monde. Il s'intéresse en particulier à la pauvreté. Après dix mois de voyage et d'immersion au cœur de nombreux pays, son idéalisme en bandoulière, il rejoint le Kenya, bien décidé à s'immerger dans le continent africain. Jusqu'à gravir le Mont Mulanje au Malawi, qui sera sa dernière destination. Une histoire vraie qui s'est déroulée en 2009.

RÉSUMÉ DU FILM

Au Malawi, en août 2009, sur les flancs du mont Mulanje, des paysans découvrent dans une anfractuosité de rocher le cadavre de Gabriel Buchmann, jeune Brésilien qui est porté disparu depuis trois semaines après être parti seul à l'ascension de ce sommet mythique de 3'000 mètres – qui aurait inspiré à Tolkien l'univers de *Lord of The Rings* – mais réputé dangereux. Gabriel est arrivé en Afrique trois mois plus tôt, au Kenya, après avoir découvert une vingtaine de pays sur les autres continents au fil d'un voyage précédant son entrée à UCLA, l'Université de Californie à Los Angeles, où il a prévu d'aller terminer son doctorat en sciences économiques.

Il veut étudier la pauvreté, qui est depuis toujours son sujet de prédilection, non pas dans les livres d'économie, mais là où elle sévit. Il rêve de ne plus être un touriste, de se fondre dans la population. Au Kenya, Gabriel se passionne pour les Maasaïs et sympathise avec plusieurs d'entre eux. Il abandonne ses vêtements occidentaux et se bricole une sorte de tunique qui ressemble à celle des Maasaïs. Il se chausse d'une paire de leurs fameuses sandales en pneu. Comme il diffuse une joie, une simplicité et un enthousiasme sans bornes, les gens l'adoptent, le font entrer dans leurs maisons où il mange et dort. Il les aide aussi matériellement: les quelques dollars qu'il dépense chaque jour, c'est aux habitants qu'il les donne. «Je voyage comme j'ai toujours rêvé. Je suis heureux car tout dépasse mes attentes.», écrit Gabriel à sa famille au Brésil.

Sa copine Cristina, qu'il a rencontrée peu avant de partir autour du monde, le rejoint en Tanzanie où leurs retrouvailles conduisent Gabriel sur des territoires plus touristiques: à l'hôtel puis en Zambie aux spectaculaires Chutes Victoria et même dans un safari avec d'autres touristes. Lorsque Cristina repart au Brésil, le voyage de Gabriel approche aussi de son terme. Il ne veut pas quitter l'Afrique sans avoir gravi le Killimandjaro, à l'assaut duquel il part presque en courant, mal équipé, impatient comme toujours, avide de découverte. Épuisé, s'appuyant sur son guide, il atteint quand même le sommet où il enterre une photo de son père décédé. Puis il part pour le sud du Malawi où l'attent le mythique Mont Mulanje. Sans guide, Gabriel se perd et meurt d'hypothermie.

Dans ce film de fiction imprégné de documentaire, le réalisateur Fellipe Barbosa retrace les 70 derniers jours de la vie du jeune homme, qui était son ami d'enfance. Si des acteurs professionnels incarnent Gabriel et Cristina, c'est sur les traces du disparu que le cinéaste est allé chercher des Africains qui avaient côtoyé Gabriel et qui jouent leur propre rôle.

FILMOBIOGRAPHIE DE FELLIPE BARBOSA



Né en 1980 à Rio de Janeiro, Felipe Barbosa s'est formé au cinéma à l'Université de Columbia à New York. En 2005 et 2007, ses premiers courts métrages *La Muerte es pequeña* et *Salt Kiss* ont été sélectionnés aux festivals de New York, Guadalajara, Sundance et Clermont-Ferrand. Réalisé en 2011, *Laura* a remporté le Prix du meilleur documentaire au Hamptons Film Festival. En 2008, Felipe Barbosa a développé le scénario de la fiction *Casa Grande* aux Screenwriters lab et Directors lab de Sundance, et présenté le film en 2014 au festival de Rotterdam. Il a remporté douze prix, dont le FIPRESCI et celui du Public à Toulouse, le Prix de l'auditoire au Rio Film Festival et le Prix de la critique au Festival de São Paulo. Son deuxième long métrage de fiction, *GABRIEL AND THE MOUNTAIN*, a été primé au Festival de Cannes 2017 (Visionary Award et Gan Foundation Award à La Semaine de la Critique).

Filmographie

2017 GABRIEL AND THE MOUNTAIN

2014 CASA GRANDE

2011 LAURA (doc)

2008 CANOSAONE (doc)

2007 BEIJO DE SAL (court)

2005 LA MUERTE ES PEQUEÑA (court)

LES INTERPRÈTES DE GABRIEL ET CRISTINA

João Pedro Zappa, né en 1988, a joué dans plusieurs pièces de théâtre et été nommé pour le prix du Meilleur acteur aux FITA 2014 pour son interprétation de *L'importance d'être constant* mis en scène par Daniel Herz. Il a également joué dans plusieurs séries TV telles que *The Big Family* (2012) et *Second Lady* (2014) ainsi que dans de nombreux courts métrages parmi lesquels *Les morts-vivants* de Anita Rocha da Silveira, présenté à la Quinzaine des Réalisateurs en 2012. Il a participé à une dizaine de long métrages dont *Auto Exposure* de Juliana Reis, *Eden* de Bruno Safadi et *Ressaca* de Bruno Viana. Il reçut le Prix du meilleur acteur au Festival Cine-Esquema-Novo à Porto Alegre.

Caroline Abras, née en 1987, a joué en 2006 dans le court métrage *Something Like That* de Esmir Filho et Mariana Bastos, et remporté le Prix de la meilleure actrice au Festival de Gramado. Elle a ensuite travaillé sur de nombreux projets tels que *Perto de Qualquer Lugar* de Mariana Bastos, *Bellini and the Devil* de Marcelo Galvão, *If Nothing Else Works Out* de José Eduardo Belmonte, *Estação* de Marcia Farias, *Screen* de Carlos Nader, *Augustas* de Francisco Cesar Filho, *Blue Blood* de Lirio Ferreira et *Entre Idas e Vindas* de José Eduardo Belmonte.

FELLIPE BARBOSA À PROPOS DE SON FILM

Pourquoi avoir voulu retracer le parcours de Gabriel Buchmann?

Gabriel était un de mes camarades de classe dans le lycée où mon premier film, *Casa Grande*, se déroule. Et c'était mon ami. Il a disparu en août 2009. Son histoire est assez connue au Brésil. Je crois que son optimisme, son sourire sur toutes les photos qui ont été retrouvées de lui ont touché les gens. Son appareil photo fut le point de départ de mes recherches. Il a laissé tellement de questions sans réponses, faire ce film était aussi un moyen de les trouver. Les mots qu'il emploie dans l'email envoyé à sa famille étaient ceux d'un idéaliste. «Je voyage comme j'ai toujours rêvé, pas de manière touristique...» Le texte était plus long que ce que l'on entend dans le film. Il me fait penser à Candide de Voltaire. C'est un personnage sans cynisme, presque clownesque, qu'on ne voit plus beaucoup au cinéma aujourd'hui. Il est très rare pour nous, Brésiliens, de voyager en Afrique. Gabriel y cherchait un bien-être qu'il a trouvé et que j'ai retrouvé à mon tour en m'y rendant pour la première fois en 2007, dans le cadre d'un atelier de cinéma organisé par Mira Nair. Ce voyage a changé ma vision du monde. Moi aussi, j'aurais pu être Gabriel.

Quelle ambition poursuivait Gabriel en se lançant dans ce tour du monde?

Il avait pris un congé sabbatique d'un an. Son voyage a commencé à Londres, ont suivi Paris, la Russie, l'Asie, Dubaï, Nairobi. Le film démarre au huitième mois de son voyage. Gabriel étudiait les sciences économiques et voulait effectuer des recherches sur la pauvreté en Afrique. La plupart de ses confrères économistes pensaient que c'était une bêtise d'aller chez les pauvres pour étudier la pauvreté. Selon eux, elle est structurelle, elle se comprend dans les livres. Gabriel, lui, voulait côtoyer les gens. Cette façon de voyager était aussi une manière pour lui de se sentir vivant. Il voulait embrasser le monde. D'un côté, il rencontrait les habitants de ces pays, de l'autre, il gravissait des montagnes. Un geste très symbolique de

beauté, de paix et de quête de Dieu. Quand je dis Dieu, je pense à une forme de spiritualité. Gabriel cherchait à vivre et il a trouvé la mort. C'est très ironique. Il lui aura fallu mourir pour devenir immortel. J'espère le faire renaître par le biais du cinéma. J'ai d'ailleurs filmé l'ouverture du film comme une résurrection: on découvre le corps sans vie de Gabriel et à la scène suivante, il surgit d'un coup dans le cadre. Il renaît.

Le film est à mi-chemin entre la fiction et le documentaire. Vous y mêlez des acteurs professionnels – Gabriel (Joao Pedro Zappa), sa copine (Caroline Abras), les autres touristes – aux habitants des pays qu'il traverse. Comment avez-vous pensé l'écriture du film?

C'est en les rencontrant lors des repérages que j'ai compris qu'il me fallait filmer les vraies personnes que Gabriel a rencontrées durant son périple, et recueillir leurs témoignages. Chaque fois que nous avons retrouvé une personne qui avait rencontré Gabriel sept ans auparavant, j'ai senti sa présence et j'ai su que nous étions sur la bonne voie. J'ai toujours eu l'intention de faire une fiction. J'avais un scénario, des scènes écrites dans lesquelles j'avais condensé beaucoup de choses qui étaient arrivées à Gabriel en 70 jours. Scénario que je demandais aux interprètes d'oublier sur le tournage. Je voulais maintenir un esprit d'improvisation. J'ai vraiment aimé ces gens. Et la plupart d'entre eux ont aussi aimé Gabriel: ils étaient heureux de revivre les moments qu'ils avaient partagés. C'était comme si Gabriel avait déjà lui-même composé un casting incroyable. Le processus fut assez naturel et magique. Cela donne au film un aspect documentaire mais sa forme est fictionnelle.

Le tournage a dû être très émotionnel?

Lors de mon travail de recherche, j'étais très touché dès que je rencontrais quelqu'un qui avait connu Gabriel ou que je me retrouvais dans un endroit où il s'était rendu. Son corps avait été là et son esprit y était encore. Pendant le tournage, j'étais davantage concentré sur le film mais on a souvent pleuré. A Zanzibar, lors d'un jour off, je sors de l'hôtel et un Nigérien vient mendier auprès de moi. Je lui demande «As-tu connu Gabriel Buchmann?» Et là, il me répond: «Bien sûr, c'était un ami à moi». J'étais déjà venu à Zanzibar en 2011 pour mes recherches et je n'avais pas réussi à retrouver Tony Montana, le Nigérien qui, dans le film, parle du paludisme. Je n'avais qu'une photo de lui. Je l'ai comparée à cet homme qui venait de m'alpaguer. C'était lui! Il est resté avec nous toute la journée du lendemain, on a tourné quelques scènes. C'était très émouvant, une sorte de miracle. Comme si les gens que je n'avais pas réussi à retrouver venaient naturellement à moi. On a un dicton en portugais qui dit: «Dieu écrit droit avec des lignes tordues».

En termes de cinéma, aviez-vous des sources d'inspiration?

J'ai beaucoup pensé à *Des hommes et des dieux* de Xavier Beauvois. Un film que j'adore, aussi différent du mien qu'il en est proche émotionnellement, sur des hommes à la recherche de Dieu et qui ne sont jamais plus forts que lorsqu'ils se retrouvent face à la mort. J'avais aussi à l'esprit le souvenir de *Un homme nommé cheval* avec Richard Harris, un film d'aventures que j'aimais beaucoup dans ma jeunesse. J'ai aussi pensé à d'autres films au sujet similaire mais desquels je voulais, au contraire, me distancier comme *Into The Wild* de Sean Penn, *127 Heures* de Danny Boyle ou *Gerry* de Gus Van Sant. Mais l'influence la plus importante reste le magnifique *Sans toit ni loi* d'Agnès Varda. Un mois avant de tourner, j'ai envoyé le scénario à Ira Sachs (réalisateur de *Brooklyn Village*), un très bon ami, et il m'a conseillé de revoir le film de Varda. Je ne m'en souvenais pas mais le film commence de la même manière par une scène où un paysan

découvre le cadavre de Sandrine Bonnaire. Puis il retrace le parcours de cette fille par le biais des gens qu'elle a croisés. Il y a aussi, chez Varda, un aspect faux documentaire... J'ai demandé à toute mon équipe de regarder *Sans toit ni loi*. La grande différence, tout de même, c'est que Gabriel est aimé par les gens. Alors que, dans le film d'Agnès Varda, la vision qu'ont les autres du personnage de Sandrine Bonnaire est beaucoup plus cynique.

Jean Rouch, le grand cinéaste ethnographe de l'Afrique, a-t-il compté pour vous?

Complètement. Rouch fut l'une de mes premières passions cinéphiles. Durant le premier semestre de mes études à New York, j'ai suivi des cours sur le cinéma ethnographique avec un professeur brésilien qui avait beaucoup travaillé auprès des communautés indigènes au Brésil. C'est lui qui m'a fait découvrir Jean Rouch. J'avais 19 ans et son œuvre a eu un impact très fort sur moi. *La Pyramide humaine*, *Jaguar*, *Les Maîtres fous* ou *Chronique d'un été* sont des films qui me sont très chers.

Derrière l'hommage à votre ami disparu, le film est une comédie grinçante sur l'arrogance du globe-trotter qui croit se fondre dans les cultures locales.

Ce n'était pas mon intention de départ mais c'est le personnage. Tous ceux qui l'ont rencontré vous disent à quel point Gabriel était naïf et arrogant à la fois. C'est une conséquence de notre éducation au sein de la bourgeoisie brésilienne. Une éducation catholique, masculine, qui vous inculque l'idée que vous êtes quelqu'un de spécial, que vous incarnez le meilleur du pays. Néanmoins, Gabriel n'est pas un voyageur comme vous et moi. Il va jusqu'au bout de son ambition, il vit et partage avec des gens très pauvres, il se coupe de tout confort. Il faut un certain courage pour y arriver. Réciproquement, sa présence importe à ceux qu'il rencontre. On voit sur le visage d'Alex et de ses enfants, au début du film, qu'ils sont heureux de connaître Gabriel. C'est la première fois qu'ils communiquent avec un Mzungu (un blanc au Kenya, ndlr).

La cohabitation et les rapports entre classes sociales étaient au centre de votre premier et précédent film, *Casa Grande*. Qu'en diriez-vous cette fois-ci?

Quiconque a grandi à Rio dans les années 80 et 90 est touché par les inégalités. C'était une période terrible en termes de pauvreté. Vivre aisément à cette époque a créé beaucoup de culpabilité. Or Gabriel, comme moi, appartenait à une famille riche mais étudiait dans une école où régnait une grande mixité sociale. A ce titre - je ne l'ai compris que récemment - *Gabriel e a montanha* commence là où *Casa Grande* finit.

Vous avez tourné dans certains coins complètement sauvages et retirés, et à une altitude folle.

On est même monté sur le pic Uhuru, le plus haut du Kilimandjaro, qui culmine à plus de 5 800 mètres d'altitude. On était treize dans l'équipe. Un quart des gens qui empruntent ce chemin y arrivent jusqu'au bout. Sur les treize membres de l'équipe ce jour-là, treize sont arrivés au sommet. Dix-huit heures de marche pour tourner un plan. Mon chef opérateur, Pedro Sotero, est asthmatique mais il est arrivé au sommet, et avec toute sa lucidité. En plus, c'était le seul de l'équipe image: son assistant-caméra, son chef machiniste et les autres étaient malades ce jour-là. Il est recommandé de ne pas rester plus de dix minutes à une telle altitude. On y est restés quarante minutes, le temps de tourner un plan. Pedro a eu l'intelligence de mettre un objectif 18 mm et de fermer l'iris au maximum pour obtenir une grande profondeur de champ et ne pas avoir de problème de point. On a fait une prise. Les guides nous ont interdit d'en faire une autre.

Le plan-séquence d'ouverture est très beau. Ce paysage sublime, ces deux paysans malawiens qui l'arparent et ce corps intrus qu'ils découvrent. Elle installe un suspense qui tient tout le long du film: comment Gabriel a-t-il échoué là?

On l'a filmée le dernier jour du tournage. Il fallait marcher de notre refuge jusqu'au lieu, le véritable nid où Gabriel a été retrouvé. Il y avait quelque chose de spirituel dans le fait d'être là où cela s'était passé. On avait prévu deux heures de marche pour y arriver et quatre heures de prises de vue. Or on a mis quatre heures pour y aller et il nous restait deux heures pour tourner. On a d'abord filmé la dernière scène du film. Et il ne nous restait que quinze minutes pour mettre en boîte la première. Le plan devait être filmé à la grue. Pris par le temps, on s'est contenté d'un panoramique, ce qui est finalement beaucoup plus cohérent avec le reste du film. La première prise a été magique, la beauté de ces hommes au travail a ému toute l'équipe. Mais Pedro, mon chef opérateur, m'a demandé une autre prise. Sur la seconde, son zoom de fin était parfait. C'est celle que l'on a utilisée.

Le cinéma brésilien connaît un nouvel essor. Vous sentez-vous appartenir à une génération d'artistes?

Un nom lui a même été donné mais personne ne l'emploie: «novissimo», en référence au cinéma novo. Nos films sont très différents mais une certaine solidarité s'est créée entre nous, notamment grâce aux festivals où on se retrouve pour la plupart. Je pense à Anna Muylaert (*Une seconde mère, D'une famille à l'autre*), Jùlia Murat (*Historias*), Gabriel Mascaro (*Ventos de Agostos, Rodéo*), Marco Dutra & Juliana Rojas, Felipe Bragança, Marina Meliande, Gabriel Martins, Michael Wahrman... Et bien sûr, Kleber Mendonça Filho (*Aquarius, Les Bruits de Recife*). On sent que quelque chose se passe qui, je pense, est dû aux politiques culturelles qu'ont initiées Lula et le Parti des travailleurs ces quinze dernières années. Ils ont, entre autres, mis en place un fonds national du cinéma très proche du CNC français. Quand j'ai débuté dans les années 1990, un seul film était produit chaque année au Brésil. Aujourd'hui, on est à environ 140 films par an.

DISTRIBUTION

trigon-film
Limmatauweg 9
5408 Ennetbaden
Tel. 056 430 12 30
www.trigon-film.org
info@trigon-film.org

CONTACT MÉDIAS

Florence Michel
romandie@trigon-film.org
Tél. 076 431 43 15

MATÉRIEL PHOTO www.trigon-film.org

trigon-film